



ECCLESIA COLLEGIALIS
S. JUSTI
LUGDUNENSIS

LA COLLÉGIALE SAINT-JUST DE LYON

Document général

Cette église, située au 41, rue des Farges, encadrée au milieu des constructions et dépourvue de clocher, est assez difficile à repérer, bien que située dans l'une des parties les plus élevées de la ville de Lyon. Elle est néanmoins visible par le côté depuis la place de l'abbé Larue et surtout au dernier moment quand on se trouve devant elle.

Table des matières

<i>Historique de la collégiale Saint-Just</i>	5
<i>Les saints patrons de l'église</i>	10
I – Les frères Macchabées	10
II – Saint Just	11
Saint Just dans l'Histoire	11
Saint Just dans l'Église de son temps	11
L'arianisme	12
Saint Just, un évêque apprécié de tous, qui termine sa vie en ermite	13
Saint Just toujours présent	14
<i>Description</i>	15
La façade	15
<i>Revers de la façade d'entrée</i>	17
<i>La nef</i>	20
<i>Le chœur</i>	22
Les tableaux du chœur	23
L'Annonciation	24
La Nativité	24
L'adoration des Mages	24
L'élévation de la Croix	25
Les sept médaillons de l'arc triomphal	25
- au milieu,	25
- de part et d'autre	26
- aux extrémités	26
Le chevet	26
Le vitrail central	27
<i>Le collatéral nord</i>	28
- Le martyre de sainte Blandine en 177	29
- L'autel consacré au Sacré-Cœur	29
- La remise des clés à saint Pierre	30
<i>La chapelle de saint Just</i>	31
Vitraux et tableaux (milieu du XIX^e siècle)	32
- Saint Alexandre devant ses juges	32
- Le martyre des frères Macchabées	32

- Scènes de la vie de saint Just.....	33
De haut en bas :	33
- Saint Just en compagnie de saint Irénée.....	33
- Saint Just accueillant dans son église l'assassin venu y chercher asile.....	33
- La mort de saint Just en Égypte	33
L'autel et son retable	34
<i>Le collatéral sud</i>	35
Les vitraux	35
- Condamnation de saint Pothin	35
- Vitrail de saint Joseph et de sainte Anne.....	35
- Autel consacré à saint Joseph	36
- Vitrail du Rosaire	36
<i>La chapelle de la Vierge</i>	38
Les vitraux	38
- Scènes de la vie de Marie, humble et douloureuse	38
- La gloire de Marie	38
Le retable	39
<i>La sacristie.....</i>	41
<i>Le clocher.....</i>	44
<i>L'ancien cimetière,</i>	44
<i>Le presbytère.....</i>	44
<i>Les anciennes maisons des chanoines.....</i>	44



Historique de la collégiale Saint-Just



ien qu'assez récente (XVI^e-XVII^e siècles) par rapport à la primatiale Saint-Jean, aux églises Saint-Martin d'Ainay, Saint-Paul, Saint-Nizier ou Saint-Bonaventure, elle est cependant l'héritière d'une longue tradition urbaine et religieuse à la fois.

Elle fut construite, à l'initiative des chanoines de Saint-Just, à partir de 1565 pour remplacer une église antérieure détruite en 1562 pendant les guerres de religion par les troupes protestantes du baron des Adrets. Mais la ville de Lyon elle-même avait envisagé de la détruire pour la remplacer par une citadelle qui aurait été le pendant au sud du château de Pierre-Scize au nord.

Après la destruction de leur église, les chanoines avaient trouvé refuge dans le couvent des Minimes à la Croix de Colle, l'actuelle place des Minimes, comme cela leur était permis par un accord de 1555, puisque l'emplacement se trouvait précisément dans les terres dépendant du chapitre de Saint-Just. Cette situation ne pouvant être que provisoire et que source de difficultés, les chanoines achetèrent en 1564 une hôtellerie à l'enseigne de Jésus située rue des Farges à l'intérieur des remparts de la ville et louèrent pour se loger des appartements dans les maisons voisines¹. L'église nouvelle accueillit les premiers offices pour la Noël 1565.

¹ Les bourgs ou faubourgs de Saint-Just et Saint-Irénée furent rattachés à la ville en 1585.

L'église précédente s'élevait rue des Macchabées, à quelque 300 mètres d'ici. Ce sont d'ailleurs les matériaux provenant des ruines de l'ancienne église qui ont servi à construire la nouvelle. Sur cet emplacement a été aménagé, dans les années 1970, un jardin archéologique où l'on peut repérer les trois édifices qui s'y sont succédé de la fin du IV^e siècle jusqu'aux destructions de 1562. Le premier, datant du V^e siècle, aurait été d'abord dédié aux frères Macchabées avant de prendre le nom de l'évêque saint Just dont il abritait les restes. Une deuxième église fut aménagée au VI^e siècle. Au IX^e siècle, fut institué un chapitre de chanoines, auquel fut rattaché à la fin du siècle celui de Saint-Irénée. Puis il y eut séparation des deux chapitres au XII^e siècle. Un cloître fortifié fut alors construit. Le troisième édifice fut consacré en 1251 par le pape Innocent IV qui séjournait dans le cloître de Saint-Just depuis 1245 à l'occasion du concile de Lyon. En 1269-1270, le cloître fut assiégé par l'armée des bourgeois lyonnais révoltés contre les chanoines-comtes de Saint-Jean qui y avaient trouvé refuge. Le pape Clément V y fut couronné en 1305. Le cloître accueillit des rois à plusieurs reprises du XIII^e au XVI^e siècle.

La famille de Tournon, dont les aînés ajoutaient le prénom de Just à celui de leur baptême, car, selon la tradition, saint Just aurait appartenu à cette famille, contribua largement à la fondation de l'église et aida à la rebâtir après 1562. Le seigneur de Tournon en posa la première pierre et les aînés de cette famille avaient le titre de chanoine-baron de Saint-Just.

Comme celles qui l'avaient précédée, la présente église Saint-Just fut jusqu'à la Révolution à la fois paroissiale et collégiale, c'est-à-dire desservie par un chapitre, ou collège, de chanoines, les chanoines-barons de Saint-Just, dont les armoiries figuraient sur la façade de l'église, et qui étaient assistés par des prêtres perpétuels.

Faute d'argent, la construction de l'église s'étala sur plusieurs siècles et se fit par portions successives :

- fin du XVI^e siècle : sur les plans de du Chaffault, ingénieur du roi, construction de la nef, des deux collatéraux et d'un chœur provisoire (première consécration par M^{sr} d'Epinaç le 8 avril 1591, jour anniversaire de la consécration de l'ancienne basilique par Innocent IV) ;
- 1662-1663 : construction du chœur (deuxième consécration le 28 décembre 1663, jour des Saints Innocents, par M^{sr} de Neuville) et allongement des collatéraux ;
- 1666 : construction du jubé ;
- 1700-1703 : voûtement de la nef et élargissement du collatéral sud ;
- 1704-1711 : construction de la façade par Jean et Ferdinand Delamonçe ;
- 1746 : achèvement de la décoration intérieure.

L'église saint-Just était l'une des stations du grand chemin de croix qui, le Vendredi Saint, menait les fidèles depuis l'église Sainte-Croix près de la primatiale jusqu'au calvaire érigé à Saint-Irénée.

Au début des années 1790, le chapitre fut dissous et ses biens confisqués. L'année 1793 fut particulièrement préjudiciable pour l'église du fait notamment des destructions du mois de novembre. Plusieurs chanoines et prêtres furent guillotines. L'église fut cependant réouverte au culte en novembre 1795 et, de manière officielle, en 1803 à la suite du Concordat. Mais elle n'était plus que paroissiale.

De nouveaux travaux furent réalisés au XIX^e siècle :

- 1807 : démolition du jubé ;
- 1828 : rétablissement des sculptures sur la façade ;
- 1831 : construction de l'arc triomphal du chœur et de l'actuel maître-autel (consacré en 1831 par M^{gr} de Pins) ;
- 1839 : décoration du revers de la façade.

Le clocher, qui datait de la fin du XVI^e siècle, fut frappé par la foudre et sa partie supérieure fut démolie en 1912.

Les paroisses Saint-Irénée et Saint-Just sont réunies depuis 1970.

L'église saint-Just est classée depuis 1980 au titre des Monuments historiques.

Après avoir accueilli, de 1996 à 2014, la paroisse orthodoxe de la Sainte-**R**encontre, l'église Saint-**J**ust est, depuis 2014, mise par l'archevêché de Lyon à la disposition de la Fraternité Sacerdotale Saint-**P**ierre et la liturgie y est célébrée selon la forme extraordinaire en vertu du *Motu proprio Summorum Pontificum*.

Les saints patrons de l'église

I – Les frères Macchabées



Le second livre des Macchabées raconte le martyre de ces sept frères. Au II^e siècle av. J.-C., le roi de Syrie Antiochus IV (Antiochos Épiphane), alors que les Juifs étaient divisés entre Juifs attachés à la Tradition et Juifs hellénisés dans ce royaume issu des conquêtes d'Alexandre, voulut, croyant résoudre la crise, abolir la Loi, et donc le judaïsme. Il s'ensuivit une révolte à la fois fiscale, compte tenu des prélèvements effectués par le roi dans le trésor du Temple, et religieuse, de la part des Juifs pieux. Les frères Macchabées, soutenus par leur mère, préférèrent mourir plutôt que de consommer de la viande de porc (interdite par la loi de Moïse).

L'Église primitive a rendu un grand culte à ces martyrs juifs, dans lesquels elle a vu les prototypes des martyrs chrétiens.

Un autre passage du second livre des Macchabées raconte qu'au retour d'une campagne victorieuse contre les nouveaux maîtres d'Israël, Judas Macchabée fit offrir un sacrifice pour les morts tués au combat, afin qu'ils soient absous de leurs péchés en vue de leur résurrection. Cet épisode a été retenu comme la première annonce de la résurrection des morts.

II – Saint Just

Saint Just dans l'Histoire

En 313, par l'édit de Milan, le christianisme fut reconnu par l'empereur Constantin comme une des religions de l'Empire romain et, en 380, par l'édit de Thessalonique, l'empereur Théodose en fit la religion officielle de l'Empire. L'Église pouvait donc s'organiser au grand jour et les empereurs, pour en fixer la doctrine, convoquèrent des conciles, c'est-à-dire des assemblées d'évêques.

Just (Justus), qui a vécu dans la seconde moitié du IV^e siècle et fut le treizième évêque de Lyon, serait, suivant une antique tradition, né à Tournon et aurait appartenu à la maison de ce nom et aurait suivi l'enseignement de saint Paschase, archevêque de Vienne. Il fut aussi le contemporain de saint Ambroise de Milan, dont il était l'ami, de saint Jérôme et, en Gaule, de saint Martin de Tours. D'abord diacre de Vienne, dans l'actuel département de l'Isère, il devint le treizième évêque de Lyon vers 370. Sa vie nous est connue par un récit du milieu du V^e siècle : la *Vita Sancti Justi*.

Saint Just dans l'Église de son temps

Saint Just (saint Ju selon la prononciation locale) prit part à deux conciles :

- le concile régional de Valence, sur le Rhône, en 374, qui traita de problèmes de discipline religieuse ;

- le concile œcuménique d'Aquilée près de Venise, en 381, réunissant des évêques de la partie occidentale de l'Empire romain, où saint Just fut l'un des cinq évêques représentant les Gaules. En parallèle se tint le grand concile de Constantinople, qui rassemblait des évêques de la partie orientale de l'Empire. Ces deux conciles condamnèrent l'arianisme et définirent la double nature du Christ : vrai Dieu et vrai homme.

L'arianisme

Pour Arius, prêtre d'Alexandrie en Égypte (vers 280–336), il n'y a qu'un seul Dieu, le créateur. Le Christ est un homme exceptionnel, sans péché, ayant reçu de Dieu le privilège d'une filiation adoptive ; il n'était donc pas éternel, à la différence de Dieu qui l'avait créé.

Le concile de Nicée en 325, puis celui de Constantinople en 381, condamnèrent cette doctrine qui s'était déjà bien répandue et définirent l'article de foi inscrit dans le ***Symbole de Nicée–Constantinople*** :

« Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible.

Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles ; il est Dieu, né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non pas créé, de même nature que le Père, et par lui tout a été fait.

Je crois en l'Esprit Saint, qui est Seigneur et qui donne la vie : il procède du Père (et du Fils, [ajouté au IX^e siècle]) ».

Saint Just, un évêque apprécié de tous, qui termine sa vie en ermite

La Vita Sancti Justi nous dit qu'« il dirigea l'Église de Lyon avec beaucoup de pureté, de modestie, de piété et de patience, avec un grand souci des pauvres ». Elle nous relate aussi les faits suivants :

« Justus devint un saint populaire, saint Just, à la suite d'une triste histoire. Un homme pris de folie avait attaqué des passants et tué l'un d'eux. Il se réfugia dans l'église de Justus. La foule veut le saisir. L'évêque accepte de le faire sortir après avoir été assuré qu'il ne courrait aucun danger. Mais le meurtrier est aussitôt accablé de coups, attaché par les pieds et traîné jusqu'à la mort. Se sentant responsable de n'avoir pas fait respecter les droits de cet homme, Justus se juge indigne de conserver la charge épiscopale. En compagnie d'un lecteur de son Église, Viateur, il quitte la ville et s'embarque pour l'Égypte où il mène dans l'anonymat, jusqu'à sa mort, la vie des ascètes du lieu. » (P. Jean Comby, L'Évangile au Confluent).

Parmi les visiteurs et les pèlerins qui se rendaient en Égypte, arriva un jour un Lyonnais qui reconnut son évêque. Il en parla à son retour à Lyon, ce qui décida le prêtre lyonnais Antiochus à entreprendre le voyage et à tenter de ramener le fugitif, mais sans succès.

La nouvelle de la mort de saint Just et de celle de saint Viateur, survenues à peu de temps d'intervalle au cours d'un mois d'octobre à la fin du IV^e siècle, étant parvenue jusqu'à Lyon, Antiochus, devenue évêque de Lyon, fit transférer les restes des deux saints à Lyon, qui furent solennellement reçus un 4 août vers l'an 400. D'abord déposés dans un mausolée situé dans une nécropole au niveau de l'actuelle rue des Macchabées, ces restes furent ensuite transférés, un 2 septembre entre le V^e et le VI^e siècles, dans la basilique des Macchabées qui avait été construite en ces lieux dans la première moitié du V^e siècle. Cette basilique prit ensuite le nom de Saint-Just – c'est pour cette raison que l'église changea de nom – et le 2 septembre devint la fête du saint.

Ce sanctuaire, reconstruit et agrandi au XIII^e siècle, fut détruit en 1562 pendant les guerres de religion par les soldats protestants du baron des Adrets.

Saint Just toujours présent

L'église Saint-Just a été reconstruite ici même à partir de 1564.

Saint Just a donné son nom à un certain nombre de communes, nous en comptons quatorze dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. La ville de Marseille a aussi une église et un quartier qui portent son nom. Il existe aussi une église Saint-Just à Arbois dans le Jura.

Description

La façade



e style classique, elle a été dessinée en 1704 par l'architecte lyonnais Jean Delamonce. Sa construction, en pierre calcaire de Villebois, à la différence des autres parties de l'édifice en pierres dorées, a été conduite par son fils Ferdinand et s'est achevée en 1711. Sa disposition fait ressortir la structure interne de l'édifice. Au-dessus d'un parvis, de grands pilastres corinthiens encadrent la porte principale surmontée d'un oculus et supportent un fronton triangulaire. Des volutes servent de transition entre la façade des collatéraux et celle de la nef. Des pots à feu complètent l'ornementation.

L'inscription latine sur l'entablement évoque la dédicace de l'église :

« [dédiée] d'abord aux frères [Macchabées], ensuite à saint Just »

Le sculpteur lyonnais Jean-François Legendre-Héral rétablit, en 1828, les sculptures de Tourton (1708) brisées pendant la Révolution :

- à droite, statue de saint Irénée, 2^{ème} évêque de Lyon (seconde moitié du II^e siècle) et bas-relief : le martyre de saint Irénée en présence de l'empereur Sévère (en 202)
- à gauche, statue de saint Just, 13^{ème} évêque de Lyon (seconde moitié du IV^e siècle) et bas-relief : la translation des reliques de saint Just à Lyon et leur réception par l'évêque (vers 400)

La porte principale était surmontée des armes du chapitre (détruites pendant la Révolution) avec un lion au centre d'un écu surmonté d'une couronne de baron et d'une rose et encadré par deux licornes, animaux légendaires symboles de pureté, de grâce et de modestie.

La façade aurait dû s'inscrire dans un ensemble architectural plus vaste inspiré de celui de la place du Capitole à Rome, mais le projet ne fut jamais réalisé.

Revers de la façade d'entrée



On observe un parallèle entre l'eau bénite du signe de croix à l'entrée et l'eau du baptême.

À gauche, le sacrement du baptême marque l'entrée dans l'Église, peuple de Dieu. La cuve baptismale est due à l'architecte lyonnais Joseph-Jean-Pascal Gay (1839). elle est décorée à son sommet d'une frise de coquilles Saint-Jacques et sur son pourtour d'angelots porteurs de symboles du baptême dans des rinceaux d'acanthé. Le serpent du mal, vaincu par le baptême, fuit le long du pied de la cuve.

Le retable, lui aussi œuvre de Gay en 1839, évoque le baptême du Christ par saint Jean-Baptiste. À la base du retable, deux petites portes en cuivre repoussé portent respectivement les inscriptions latines signifiant huile sainte et eau régénératrice. La toile d'un copiste inconnu reprend la partie centrale d'un tableau peint par Jean Restout en 1733 (au musée du Louvre) et montre le Christ, saint Jean-Baptiste et la colombe du Saint-Esprit dont un des rayons frappe la cuve baptismale. À la lunette du retable, une restauration naïve du XIX^e siècle reprend la scène d'Adam et Eve chassés du Paradis terrestre d'après une gravure de Raphaël.

Gay a réalisé en 1839 le bénitier monumental et le retable. de droite, le bénitier, de la même importance que les fonts baptismaux, contient l'eau bénite avec laquelle le signe de croix à l'entrée dans l'édifice rappelle le baptême. Le flanc du bénitier

montre quatre angelots évoquant les bienfaits de la bénédiction. Le tableau du peintre lyonnais Michel-Philibert Genod (1839) représente le dialogue du Christ avec la Samaritaine : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante de vie éternelle ! » Observer l'orientalisme des costumes et du cocotier. Cet épisode accomplit celui, traité au-dessus par le même peintre en grisaille : Moïse faisant jaillir l'eau du rocher dans le désert pour faire boire le peuple d'Israël assoiffé.

Les cuves et les retables sont en marbre blanc de Carrare.

Au-dessus de la porte d'entrée principale, une inscription latine contient la dédicace des embellissements :

« Au Souverain Pontife Innocent IV, hôte généreux de cette paroisse, l'année de la remise en état de l'église : 1746. [Monument] restauré par le curé et les fidèles, l'an 1831. »

Le médaillon contient une effigie du pape Innocent IV qui consacra la troisième église Saint-Just en 1251.

De part et d'autre, les visages sur la frise de l'entablement évoquent certains des premiers évêques de Lyon.

Dans un vitrail très coloré produit en 1922 par l'atelier de Paul Nicod, La Croix de la Passion du Christ rayonne dans la rose de la fenêtre ovale.

La nef



l'église, de forme rectangulaire, est construite sur un plan basilical, sans transept ou à peine marqué, avec abside, nef principale, nefs et chapelles latérales. Elle est de style classique.

La nef, avec ses deux collatéraux, est large de 23 m. Elle représente la moitié de la longueur totale de l'église (52 m). La hauteur des voûtes est de 15 m. Elle peut accueillir 400 personnes.

C'est la partie la plus ancienne (fin du XVI^e siècle) de l'église actuelle. Elle est formée de cinq travées avec des voûtes d'ogives surbaissées et des pilastres corinthiens supportant un entablement orné d'une frise avec les têtes sculptées des premiers évêques de Lyon, dont certaines avaient été enterrées dans l'ancienne église.

Le tout est surmonté d'arcs en plein cintre pour les quatre premières travées (en anse de panier pour la cinquième)².

Les fenêtres hautes de la nef, ainsi que les premières fenêtres des collatéraux, sont dotées de vitraux dus à Elie Lesourd (1826), pionnier de la renaissance de l'art du vitrail dans la région lyonnaise entre 1818 et 1845.

² On trouvait aussi des voûtes en anse de panier dans la chapelle de la Charité, actuellement disparue.

La chaire, probablement de la fin du XVII^e siècle, refaite au XIX^e, en bois avec des placages de marbre, est surmontée d'une statue en bois doré de saint Just.

Le chœur



Le chœur et le chevet ont sensiblement la même longueur que la nef.

Les statues qui encadrent l'entrée du chœur sont des moulages en plâtre réalisés vers 1925 par la maison Vermare :

- à gauche, d'après la statue d'André César Vermare (1905) saint Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, béatifié en 1905, canonisé en 1925, patron de tous les curés de l'univers depuis 1929 ;
- à droite, peut-être d'après une statue de Félix Dumas et issue de la maison Vermare, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus., béatifiée en 1923, canonisée en 1925, docteur de l'Église depuis 1997.

Au-delà de la clôture du chancel, où les fidèles reçoivent la communion, le chœur actuel est plus récent (années 1660) avec trois travées (une plus grande et deux plus petites), des pilastres et un entablement comme dans la nef, mais avec des arcs en anse de panier. C'est Ferdinand Delamonce qui a mis en place les pilastres et l'entablement afin de corriger la différence de hauteur entre la nef et le chœur et harmoniser l'ensemble. La hauteur des voûtes du chœur est en effet de 11 m, contre 15 pour la nef.

La nef et le chœur étaient autrefois séparés par un jubé (détruit en 1807, dès lors que l'église n'était plus collégiale). De la tribune du jubé, les lectures (graduel, épître et

évangile) des messes solennelles étaient faites à l'assemblée des fidèles par un clerc lecteur. Celui-ci commençait par demander une bénédiction en ces termes : « *Jube, Domine, benedicere !* » (Seigneur, veuillez me bénir !), d'où l'appellation de cette clôture.

À l'entrée du chœur, la grande pierre tombale, provenant de l'ancienne église, d'Humbert de Châtillon, chanoine de Saint-Just et chantre de Saint-Paul.

De part et d'autre, les stalles, hautes et basses, en noyer et en chêne, à la mesure, par leur nombre (64 places), de l'importance de l'ancien chapitre, datent vraisemblablement du XVIII^e siècle.

Les tableaux du chœur ont été peints par des peintres lyonnais de renommée nationale du XVIII^e siècle :

- à droite, **L'Annonciation**, d'un peintre de l'école française du XVIII^e siècle (peut-être Hyacinthe Collin de Vermont, vers 1735) et **La Nativité**, copie du XIX^e siècle par Frédéric Legrip d'un tableau de Hugues Taraval antérieurement exposé ici (1781).
- à gauche, **L'Adoration** des Mages, par Bon de Boullongne (fin du XVII^e siècle) et **L'Élévation de la Croix**, par Franz Anton Krause (1741).

Ces tableaux sont de diverses provenances.

L'Annonciation avait été peinte vers 1735 pour l'église des Capucins du Marais à Paris avec La Présentation de Jésus au Temple qui se trouve maintenant dans le bas-côté sud de la primatiale Saint-Jean. Le ciel fait irruption dans la vie quotidienne de Marie comme le montrent le livre de prières et la corbeille à ouvrage. Le tableau est bâti sur l'harmonie des couleurs primaires : jaune or du ciel, bleu et rouge du costume de la Vierge (le rouge signifie l'amour, le bleu la lumière divine). Noter aussi l'éclat des blancs froids de la robe et des ailes de l'archange, dont la luminosité est donnée par l'arrière-plan traité dans les bruns où l'on distingue Joseph à son établi.

La Nativité de Legrip remplace l'original de Taraval peint en 1781 pour la chapelle de la Trinité du château de Fontainebleau. On y retrouve l'harmonie ternaire des trois couleurs primaires avec, au premier plan, le rayonnement or qui émane de l'Enfant Jésus.

L'adoration des Mages a été peinte pour le couvent des Bénédictins de La Ville-Évêque à Paris. Il s'agit d'une composition savante avec le groupe des trois rois mages en adoration, l'Enfant Jésus très éveillé présenté par Marie et la modestie de Joseph évoquée par un habit de bure. Dans la suite des mages, un jeune homme

montre l'étoile d'un geste étonné. Ces groupes sont mis en valeur par les lignes verticales du pilastre cannelé et celle des architectures du second plan.

L'élévation de la Croix faisait partie d'une série de tableaux consacrés à la Croix du Christ qui décorait l'église Sainte-Croix à côté de la primatiale. Le peintre a réalisé une composition en oblique avec la diagonale de la croix, de bonnes études d'anatomie et, au premier plan en bas, une belle nature morte avec un vêtement et un crâne humain. Le Golgotha, lieu de la crucifixion, signifie « lieu du crâne » et la tradition se plaît à voir dans ce crâne celui d'Adam.

L'architecte lyonnais Joseph-Jean-Pascal Gay, qui a également décoré le revers de la façade d'entrée, a réalisé en 1831, en collaboration avec le sculpteur Pierre-Marie Prost, un arc triomphal qui élargit la perspective autrefois rétrécie par le jubé et masque en même temps la différence de hauteur entre le chœur et le chevet.

Inspiré à la fois de l'architecture romaine antique et de celle de la Renaissance italienne, supporté par quatre colonnes corinthiennes, il présente une série de médaillons et un intrados orné de caissons peints de couleurs vives.

Les sept médaillons de l'arc triomphal (de Jean Gourbeix, années 1930, maladroitement restaurés dans les années 1960) évoquent le Christ et ses témoins :

- au milieu, le Christ, Sal[vator] mun[di], sauveur du monde ;

- de part et d'autre, les quatre évangélistes symbolisés par les quatre Vivants de la vision du prophète Ézéchiel et composant le tétramorphe : de gauche à droite, saint Jean, l'aigle, saint Mathieu, l'homme, saint Luc, le bœuf, saint Marc, le lion ;
- aux extrémités, les saints dont les reliques étaient vénérées dans cette église : à gauche, saint Just, 13^{ème} évêque de Lyon, à droite, saint Alexandre, martyr lyonnais en 178.

L'entablement est prolongé, supporté par des pilastres et des chapiteaux identiques à ceux de Delamonce, et portant des têtes sculptées évoquant les premiers évêques de Lyon depuis saint Pothin (2^e moitié du II^e siècle) jusqu'à saint Rémi (2^e moitié du IX^e siècle) et même jusqu'à saint Gébuin (XI^e siècle), premier primate des Gaules : 22 en tout, plus celle du pape Innocent IV au-dessus de la porte principale.

Le chevet, avec une voûte d'arêtes, contient le maître-autel en marbre, également dû à Gay. Inspiré d'un sarcophage gallo-romain, il porte en son centre le chrisme, c'est-à-dire le monogramme du Christ, entouré d'une couronne feuillagée et fleurie. Il a été consacré le 3 janvier 1831. Au dos de l'autel, on trouve un autel de préparation des offrandes et une inscription latine qui fait mémoire des consécrations successives de l'église actuelle (1591, 1663, 1831) :

« A Dieu très bon, très grand. Cet autel, consacré une première fois par Pierre d'Epinaac en 1591, puis de nouveau par Camille de Neuville en 1663, vient

d'être restauré en plus magnifique par Jean-Paul-Gaston de Pins, administrateur apostolique du diocèse de Lyon, tenant lieu d'archevêque. Les reliques sacrées de saint Irénée, martyr, et de saint Just, confesseur, y ayant été replacées grâce à la piété d'Irénée Boué et des administrateurs de l'église, il l'a dédié et consacré une troisième fois en 1831. »

Derrière l'autel, l'orgue de 1921 réalisé par les établissements Merklin et Kuhn remplace un instrument précédent de 1858. Sa commande a été électrifiée en 1972. Il possède 22 jeux et 1232 tuyaux.

Le chœur comportait des vitraux peu colorés de Lesourd posés en 1827. Ils ont été remplacés dans les années 1920-1930 par de nouveaux vitraux réalisés par l'atelier lyonnais de Paul Nicod. Avec des figures géométriques, ils reprennent, dans l'harmonie des couleurs du vitrail central, le dessin des premiers vitraux installés au début de la nef et des bas-côtés.

Le vitrail central (1922) est conçu selon un carton du peintre lyonnais Georges Décote, qui a réalisé le carton des vitraux de la nef de la basilique de Fourvière. Il évoque le discours du Bon Pasteur et la parabole de la brebis perdue.

Le collatéral nord



es collatéraux datent, comme la nef, du XVI^e siècle.

Au-dessus de la porte d'entrée, un tableau de la Sainte Famille.

Le long du mur, près de l'entrée, l'on remarque les plaques commémoratives des morts des deux guerres mondiales. Parmi les victimes de l'occupation, l'abbé Drivon, vicaire de la paroisse, mort accidentellement en Autriche, alors qu'il était au STO.

Plus loin, le confessionnal date des années 1930.

Les thèmes de la décoration des collatéraux reflètent la piété lyonnaise de la fin du XIX^e siècle qui met à l'honneur le culte des martyrs de 177-178, du Sacré-Cœur, de saint Joseph, de la Vierge et le respect de l'institution ecclésiastique. Le côté nord (à gauche) est plus spécialement consacré au Christ et à ses grands témoins, le côté sud (à droite) à Marie et à Joseph.

Les deux premiers vitraux sont d'Elie Lesourd (1826), les trois suivants de Georges-Nicolas Dufêtre (1880), maître-verrier qui avait son atelier à Grigny, puis à Lyon.

- Le martyre de sainte Blandine en 177

Vêtue de la pourpre du martyr, la jeune esclave est livrée aux lions dans l'amphithéâtre des Trois Gaules à Condate, sur les pentes de la Croix-Rousse, mais aucune des bêtes ne la touche.

Le médaillon au-dessus évoque la suite de ses supplices. Mise dans un filet, elle périt victime d'un taureau.

- L'autel consacré au Sacré-Cœur a été placé en 1880 par le curé Frécon. Il est orné d'un grand bas-relief représentant l'adoration du Sacré-Cœur par deux anges en prière, entouré de deux plus petits représentant des massettes de roseau avec lesquelles le Christ avait été frappé par les soldats qui se moquaient de lui dans le prétoire. La décoration rappelle ainsi que c'est par amour pour les hommes que le Christ a affronté la mort sur la Croix.
- Au-dessus de l'autel, L'apparition du Christ à Marguerite-Marie Alacoque au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial en 1675. Elle vit Jésus montrant son cœur, « ce cœur qui a tant aimé les hommes et ne reçoit en retour qu'ingratitude. » Soutenue par le père Claude de La Colombière, elle œuvra pour faire comprendre l'importance de l'eucharistie et de la dévotion au Sacré-Cœur et obtint l'institution de la fête du Sacré-Cœur.

Dans le médaillon supérieur, la religieuse et les anges en adoration devant le sacré-Cœur. Des anges portent un phylactère où l'on peut lire : « L'amour triomphe, l'amour jouit, l'amour du Sacré-Cœur réjouit. »

La religieuse a été béatifiée en 1864 et, en 1873, les députés français consacrent la France au Sacré-Cœur à Paray-le-Monial même. Elle a été canonisée en 1920.

- La remise des clés à saint Pierre

Le Christ distingue Pierre parmi les apôtres en lui disant : « Tu es Pierre et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » C'est souligner l'importance de l'institution et de la hiérarchie au moment où le concile Vatican I (1870) vient de proclamer l'infaillibilité pontificale.

Dans le médaillon, Jésus et les pèlerins d'Emmaüs.

La chapelle de saint Just

Ancienne chapelle de saint Pierre, et liée à partir du début du XIX^e siècle à la très ancienne confrérie des Trente Trois, qui a migré depuis l'emplacement devant le jubé, la chapelle Saint-Just est précédée de la base de l'ancien clocher.

À l'entrée, à droite, une plaque de 1824 évoque le souvenir de l'abbé Antoine-Barthélemy de Lacroix-Laval, dernier grand obéancier de Saint-Just (l'obéancier était le principal dignitaire du chapitre) et vicaire général de Lyon³.

À gauche, une autre plaque rappelle les messes anniversaires fondées par Jean-Pierre Garcin, membre de la fabrique chargée de l'entretien de l'église.

À droite, une niche fermée par une grille en fer abrite des reliques de saint Alexandre et de saint Just qui ont pu être préservées malgré les destructions de 1562 et 1793 et le vol commis en 1995, ainsi qu'une réplique de la rose d'or remise en 1251 par le pape Innocent IV au chapitre de Saint-Just.

³ Il était apparenté à Léonard Lacroix, obéancier de Saint-Just, qui possédait depuis 1729 une maison de campagne appelée la Favorite. Son neveu Antoine, l'ayant reçue en héritage en 1733, l'a reconstruite. Celui-ci est par ailleurs connu pour son érudition. Le frère de Léonard, Jean, avait acheté le domaine et le château de Laval à Charbonnières. Antoine-Barthélemy est lui-même le neveu d'Antoine.

Le dallage inclut quelques pierres tombales provenant des anciennes églises de Saint-Just, dont celle de Jean Masson, sacristain de Saint-Just et chanoine de Saint-Paul, mort en 1464.

Vitraux et tableaux (milieu du XIX^e siècle)

Ils sont consacrés aux saints dont l'église possédait des reliques : les frères Macchabées et l'évêque saint Just (ses saints patrons), ainsi que saint Irénée et saint Alexandre.

- Saint Alexandre devant ses juges (Gentelet et Godart, Lyon, vers 1845)

Selon la tradition, en 178, Alexandre et Epipode, deux jeunes chrétiens lyonnais, furent arrêtés, comparurent devant le gouverneur romain et préférèrent mourir plutôt que d'abjurer leur foi : Alexandre fut crucifié. L'église saint Just possède une relique réputée être la main de saint Alexandre.

- Le martyre des frères Macchabées (Gentelet et Godart, Lyon, vers 1845)

Au II^e siècle av. J.-C., le roi de Syrie Antiochus IV (Antiochos Épiphane) voulut imposer aux Juifs les coutumes helléniques : on le voit ici sommer le plus jeune des frères Macchabées, dans les bras de sa mère, de consommer de la viande de porc (interdite par la loi de Moïse). Les sept frères, soutenus par leur mère, préférèrent mourir plutôt que d'obéir. L'Église primitive a rendu

un grand culte à ces martyrs juifs, dans lesquels elle a vu les prototypes des martyrs chrétiens.

- Scènes de la vie de saint Just (Alexis Brun-Bastenaire, Lyon, 1845)

De haut en bas :

- Saint Just en compagnie de saint Irénée

Justus (Just), évêque de Lyon dans la deuxième moitié du IV^e siècle, est ici représenté avec son illustre prédécesseur, saint Irénée, deuxième évêque de Lyon à la fin du II^e siècle. Le maître-autel contient des reliques des deux saints.

- Saint Just accueillant dans son église l'assassin venu y chercher asile
- La mort de saint Just en Égypte

Dès sa sortie de l'église, cet assassin fut lynché par la foule oublieuse de sa promesse de le livrer à la justice. Saint Just, se considérant comme responsable de ce meurtre, décida qu'il n'était plus digne d'être évêque. Avec son lecteur Viateur, il se retira en Égypte, où il mourut vers 390, ayant refusé de revenir à Lyon. Les corps de saint Just et de saint Viateur furent transférés à Lyon, où ils furent sans doute enterrés dans un mausolée à côté duquel s'éleva la première église des Macchabées, dans laquelle ils furent déposés.

L'autel et son retable

L'autel en marbre (1844) a été dessiné par l'architecte lyonnais Claude-Anthelme Benoît.

La toile du retable, attribuée à Jean-Louis Lacuria (Lyon, vers 1843), représente saint Just se dépouillant des insignes de l'épiscopat avant son départ pour l'Égypte. Le tableau est traité de manière naïve dans la tradition préraphaélisme. Remarquer la qualité d'exécution du visage et des mains.

Dans la lunette du retable, traitée par Lacuria, on voit le prêtre Antiochus lire à saint Just la supplique des Lyonnais lui demandant de revenir à Lyon.

Sur l'arc en marbre de la lunette, on lit l'inscription latine signifiant : « Et maintenant, je vous recommande à Dieu. »

Un couloir à gauche conduit à la sacristie de 1846.

Le collatéral sud



ymétrique du collatéral nord, il est décoré dans le même esprit.

Les vitraux sont également, pour les deux premiers d'Elie Lesourd (1826) et pour les trois suivants de Georges Dufêtre (1880).

- Condamnation de saint Pothin, premier évêque de Lyon (177)

Âgé de plus de 90 ans, arrêté avec d'autres chrétiens, dont Blandine, amené devant le tribunal romain, il répond au magistrat qui vient de lui demander quel est son Dieu : « Tu Le connaîtras si tu en es digne ». Le médaillon, au-dessus, évoque sa mort dans un cachot qu'une tradition situe à l'Antiquaille.

Le vitrail est en correspondance à la fois avec celui de Blandine dans le collatéral nord et avec l'honneur fait à Marie dans le collatéral sud, Pothin ayant introduit à Lyon le culte de Marie mère de Dieu.

- Vitrail de saint Joseph et de sainte Anne

Le vitrail rappelle l'importance du père nourricier du Christ dans l'œuvre de la Rédemption et celle du rôle de sainte Anne qui, en initiant sa fille Marie à la lecture de la parole de Dieu, lui transmet tout l'héritage d'Israël. Ainsi Marie connaît-elle bien le plan de Dieu quand elle reçoit le message de l'archange lors de l'Annonciation.

Le médaillon représente la fuite en Égypte.

- Autel consacré à saint Joseph (1880)

La décoration de cet autel installé par le curé Frécon évoque la mort du saint entouré du Christ et de la Vierge. Cette scène, relevant d'une pieuse tradition, est entourée de lys.

À la fin du XIX^e siècle, le pape Pie IX proclame saint Joseph patron de l'Église universelle et le pape Léon XIII le place parmi les saints juste après Marie.

- Vitrail du Rosaire

La Vierge, apparue à saint Dominique, lui remet un rosaire comme arme contre l'hérésie cathare, qui s'était propagée en Languedoc, au début du XIII^e siècle. À l'arrière-plan, est représenté le pape Pie V, dominicain, qui mit en œuvre les décisions prises au XVI^e siècle par le concile de Trente en matière liturgique et introduisit une dévotion particulière au rosaire, auquel il attribuait la victoire remportée en 1572 à Lépante par la flotte chrétienne commandée par don Juan d'Autriche sur la flotte turque.

En signe du mariage mystique l'Enfant Jésus remet à Catherine de Sienne, tertiaire de saint Dominique au XIV^e siècle, un rosaire noué.

Dans le médaillon, le couronnement de Marie par le Christ au paradis.

Dufêtre a entouré les scènes de ses vitraux de rinceaux végétaux dans le goût de la Renaissance pour rappeler la décoration de l'arc triomphal et celle des deux retables du revers de la façade.

Le confessionnal date des années 1930.

La chapelle de la Vierge

À l'entrée de la chapelle, un **vitrail** de Georges Dufêtre (1880) : **La Sainte Famille**, ou Jésus apprenti charpentier. Cette scène d'intimité, mais déjà marquée par la Croix, représente en effet l'Enfant Jésus découpant à la scie une croix sous le regard attendri de Marie et l'œil de professionnel de Joseph.

Les vitraux suivants, en fait antérieurs, sont l'œuvre de Jean-Baptiste Barreton et Joséphus Veyrat, maîtres-verriers lyonnais, vers 1860, traités dans l'esprit médiéval avec des scènes superposées :

- Scènes de la vie de Marie, humble et douloureuse
de haut en bas :

La crèche (naissance du Christ dans la pauvreté)

La fuite en Égypte (la Sainte Famille fuit la persécution du roi Hérode)

Marie et Jean au pied de la Croix

- La gloire de Marie
de haut en bas :

Le couronnement de Marie au Ciel par le Christ

L'apparition de Marie à Bernadette Soubirous à Lourdes liée au dogme de l'Immaculée Conception (1858)

L'Assomption de Marie enlevée au Ciel par les anges après sa mort

On remarque ainsi que la collection de vitraux de l'église forme un ensemble composite en raison des campagnes de pose successives – 1826 (Lesourd), 1845 (Brun-Bastenaire, Gentelet et Godart), 1860 (Barrelon et Veyrat), 1880 (Dufêtre), 1920-1930 (Nicod) – et de la succession des curés qui, en sachant mobiliser la générosité des donateurs, ont tenu à compléter ou à renouveler l'équipement : Boué (1827-1844), Gonin (1844-1862), Frécon (1872-1887), Vernet (1917-1934).

La chapelle de la Vierge a bénéficié de moins de moyens que la chapelle de saint Just.

Le retable des années 1840 est en stuc, et non en marbre, sa niche abrite un moulage en plâtre d'une statue de la Vierge à l'Enfant de style néo-classique (l'auteur de l'original n'est pas identifié).

Toutefois, **l'autel de la Vierge**, en marbre gris et veiné, présente sur son devant un beau bas-relief de l'Annonciation entre deux monogrammes de Marie (A et M) entouré d'une couronne de lys, le tout traité dans un style néo-classique avec de beaux drapés inspirés de l'antique. Le sculpteur est inconnu.

Le thème est traité avec grâce et spontanéité. L'archange Gabriel a un beau mouvement qui met en valeur la retenue de l'acceptation de Marie surprise dans ses occupations de prière et de lecture suggérées par les parchemins sur la table et les

occupations de lecture suggérées par la quenouille. La rayonnante colombe de l'Esprit-Saint rappelle le message de l'archange : « L'Esprit-Saint viendra sur toi ». Au-dessus, l'inscription latine *Altare privilegiatum* (autel privilégié) signale que des indulgences pouvaient être gagnées pour les défunts par l'intermédiaire du prêtre qui y disait la messe.

Devant l'autel, pierre tombale de Joseph Berthois, avocat en Parlement, mort en 1708.

Des années 1660 jusqu'au début du XVIII^e siècle, la chapelle Notre-Dame était immédiatement précédée de celle de la confrérie des Trente Trois, officiellement placée sous l'invocation du Saint-Esprit et du Précieux Corps de Dieu, mais ainsi nommée car elle comprenait 33 membres masculins, autant que d'années de la vie terrestre du Christ, et d'un local pour les archives. En 1717, la chapelle de la confrérie des Trente Trois est déplacée sous le jubé côté droit. Elle passa ensuite de l'autre côté de l'église.

La sacristie



Elle a été aménagée en 1846.

Elle dispose d'un éclairage zénithal.

Elle est surtout intéressante par les **tableaux** qu'elle renferme.

Sur le mur gauche, **Le Christ chassant les marchands du Temple** et **Le Christ ressuscitant Lazare** : copies du XVIII^e siècle, réduites de moitié, d'après Jean Jouvenet, provenant du prieuré de Saint-Martin-des-Champs à Paris, puis du château de la Duchère. Ce sont des compositions théâtrales, mais fondées sur une observation du réel : la panique au Temple s'exprime par les moutons affolés et l'homme qui récupère les pièces de monnaie, la stupéfaction des hommes qui entourent Lazare, la répulsion et l'effroi des personnages aux pieds de Jésus. Le grouillement humain est contrebalancé par les verticales des architectures et la masse de la falaise où est creusé le tombeau.

Sur le mur droit, **Dieu le Père et le Christ mort entouré d'anges**, d'un auteur anonyme, peut-être Aurelio Lomi (fin du XVI^e-début du XVII^e siècle). La représentation de la Trinité, observée dès le XIII^e siècle, est remise à l'honneur par la Réforme catholique. La colombe du Saint-Esprit manque toutefois : ou bien ce tableau carré a été réduit en hauteur, ou bien, s'il ne l'a pas été, il faisait partie d'un grand retable couronné par une colombe sculptée.

Ce motif, où le Père contemple le cadavre de son Fils sur ses genoux avec un regard plein, non de colère, mais de tristesse, veut nous dire que c'est en plein accord avec le Père que le Fils a été mis à mort pour effacer les péchés des hommes. Dieu, qui aime les hommes, souffre-lui aussi de la mort de son Fils.

Le peintre a un goût pour les ovales, les volumes denses mais adoucis par une sorte de sfumato argenté, les effets de draperies aux plis par endroits compliqués. Le coloris est clair et assez froid, jouant sur l'opposition de couleurs contrastées, surtout d'un grand rouge fruité sur la robe du Père.

Au-dessus, à droite, **Le pape Innocent IV remet la rose d'or aux chanoines de Saint-Just** par un peintre anonyme du XVII^e siècle. La peinture est maladroite. Si la scène se déroule au XIII^e siècle, les costumes sont plutôt du XVI^e siècle et le décor est du plus pur classicisme.

De part et d'autre, des gravures du XVII^e siècle reproduisent des tableaux de grands maîtres des XVI^e et XVII^e siècles :

- *Pietà* d'après Annibal Carrache
- *Crucifixion* d'après Nicolas Poussin
- *Montée au Calvaire* d'après Pierre Mignard
- *Présentation de Jésus au Temple* d'après Louis de Boullongne

Sur le mur du fond, **La fuite en Égypte** (anonyme du XVII^e siècle), où les personnages auraient été rajoutés au paysage harmonieux pour en faire un sujet religieux.

Sur le mur près de l'entrée, **Le Christ bénissant les petits enfants**, attribué à l'école flamande d'Anvers (fin du XVI^e siècle).

En haut des murs, tout autour de la sacristie, les **portraits des curés de Saint-Just** (Boué, 1827-1844, Gonin, 1844-1862, Guillot, 1862-1872, Frécon, 1872-1887, Bruxelles, 1887-1895, Vial, 1895-1901, Bererd, 1901-1911, Greffet, 1911-1917, Vernet, 1917-1934, Masson, 1935-1947).

Au milieu du mur gauche, une plaque en l'honneur du chanoine Vernet.

Le clocher

De forme carrée, il a été construit à la fin du XVI^e siècle et muni d'un paratonnerre en 1780. Une salle du premier étage servait de salle capitulaire. Endommagé pendant la Révolution, puis privé de sa partie supérieure, il a été détruit par un incendie en 1912.

On remarque cependant à l'extérieur, à un angle du clocher, une figure sculptée de jeune homme, datant vraisemblablement du XIII^e siècle et provenant de l'ancienne église.

L'ancien cimetière, auquel a succédé à la fin du XVIII^e siècle celui de l'actuelle montée du Télégraphe, lui-même remplacé à partir de 1807 par celui de Loyasse : son emplacement est occupé maintenant par un petit jardin.

Le presbytère

Construit au milieu du XIX^e siècle, il est entouré de parcelles alors acquises par la fabrique et sert maintenant d'aumônerie aux lycées du voisinage.

Les anciennes maisons des chanoines correspondent aux numéros 25 à 43 de la rue des Farges. Dans la cour du n° 43 qui donne accès à l'ancien presbytère, on voit la stèle funéraire d'un vétéran de la XXX^e légion.

Un peu plus haut, sur la façade du n° 47, au-dessous des fenêtres du deuxième étage, on distingue avec attention trois petits mascarons, datant probablement du XVII^e siècle, représentant des personnages fantasmagoriques évoquant, mais en désordre, les trois âges de la vie.



MÉMOIRE & PATRIMOINE

COLLÉGIALE

SAINT-JUST

LYON